



<http://cinemateur01.com>

Cinémateur

Fiche n°1621

Date de sortie : le 4 avril 2018

Nationalité : Canada - France

Durée du film : 1 h 46

Du 16 au 22 mai 2018

Mobil Homes de Vladimir de Fontenay



Ali et Evan sillonnent les routes entre les Etats-Unis et le Canada. Ils utilisent Bone, le fils d'Ali, âgé de huit ans, dans leurs trafics. Le jeune couple vit de plus en plus dangereusement. Tous rêvent pourtant d'un refuge, d'un foyer, mais leur fuite inexorable les entraîne sur un chemin qu'ils n'avaient pas prévu... Pour trouver sa place, Ali aura à faire un choix entre la liberté et sa responsabilité de mère.

Festival du film de Cabourg : Prix – Mention Spéciale du Jury
Quinzaine des réalisateurs – Cannes 2017 : 4 nominations

Entretien avec Vladimir de Fontenay (Extraits du dossier de presse)

Comment avez-vous découvert les mobile homes ?

Je circulais beaucoup en voiture au Nord de New York, j'aimais ces paysages de froid, de brume, de pluie, qui constituent à mes yeux une vraie Americana, sans exotisme ni clichés. Et là, un jour que je conduisais, j'ai senti un souffle déplacer ma voiture et j'ai vu dans le rétroviseur qu'une maison était sur le point de me doubler. Une maison, oui. J'ai trouvé ça extraordinaire, insensé. Et aussi, l'idée que représente le mobile home correspondait parfaitement à ma situation de voyageur, vivant aux Etats-Unis mais dont la copine était en France, redoutant de s'implanter quelque part. Je trouvais fascinante cette association presque contre nature de la verticalité de la maison, habituellement plantée dans la terre, et de l'horizontalité de la route, du déplacement, du voyage. J'ai donc imaginé des personnages

susceptibles d'endosser cette particularité, de porter cette image du mobile home, je me suis renseigné, j'ai visité des trailer parks, rencontré des gens, essayé de comprendre comment ils vivaient leur relation si particulière au monde, et comment s'effectuait ce brassage social qui caractérise ces communautés. Les gens qui vivent dans les mobile homes sont propriétaires de leur véhicule, mais pas du terrain sur lequel ils s'arrêtent, ils doivent louer leur emplacement, dont les propriétaires, à mesure que le temps passe, parfois, augmentent le loyer dans des conditions souvent considérables. Et puis, les véhicules vieillissent, bientôt ils cessent d'être mobiles... Que se passe-t-il alors ? À partir de tout cela, j'ai réalisé un court-métrage, et j'ai eu envie d'approfondir et j'ai écrit le scénario du long-métrage.

Mais Mobile Homes est une production française...

J'ai eu la chance de rencontrer Frédéric de Goldschmidt, de Madeleine Films, qui a accepté de financer l'écriture et de se lancer dans cette aventure improbable que constitue la production, en Amérique du Nord, d'un film entièrement tourné en anglais. L'écriture a duré deux ans et le film a été réalisé dans des conditions extrêmes, tant économiques que climatiques : le premier jour de tournage, dans l'Ontario, il faisait -30°... Mais j'aime travailler dans l'urgence et ces

conditions convenaient bien à l'histoire, aux personnages, au film... J'écris de manière assez précise pour ce qui est de la structure et des émotions, mais il s'agit avant tout de donner aux personnages et aux acteurs un cadre, dans lequel ils doivent se sentir très libres et peuvent improviser un maximum. Alors, forcément, je tourne beaucoup... Là, j'avais plus de 75 heures de rushes...

Comment avez-vous choisi les acteurs ?

Pour le rôle de la jeune femme, j'avais remarqué Imogen Poots dans le film de Terrence Malick, *Knight of Cups*, et dans celui de Peter Bogdanovich *Broadway Therapy*. J'aimais le contre-pied qu'elle provoquerait avec le personnage, elle qui

est Anglaise et possède un vrai tempérament comique : Imogen a un petit côté clown, et lui donner à jouer cette femme assez dure, qui mène une existence très difficile, qu'elle impose à son petit garçon, me plaisait.



CALLUM TURNER (EVAN) Né en 1990 à Londres, Callum Turner a été classé dans la catégorie Stars de Demain de Screen International. Il donne la réplique à Jeff Bridges dans **The Only Living Boy in New York** (Liaisons à New York) de Marc Webb (*The Amazing Spiderman*).

IMOGEN POOTS (ALI) Née en 1989, Imogen Poots est une jeune actrice britannique en pleine ascension. Depuis qu'elle a été révélée à l'âge de 18 ans dans le rôle de Tammy dans **28 semaines plus tard** de Juan Carlos Fesnadillo, Imogen Poots continue d'impressionner les critiques comme le public et aborde chaque nouveau rôle comme un défi.

Pour l'enfant, je ne voulais pas d'un professionnel. Les enfants acteurs intériorisent les émotions de leurs parents et celles qu'ils voient à la télévision, ils s'approprient des sentiments, des réactions, des mots qui ne sont pas les leurs. Nous nous sommes lancés dans une entreprise de casting sauvage dans les fermes de l'Ontario, conscients qu'il fallait aussi que le gamin sache s'occuper d'animaux. Des trois enfants que nous avons retenus dans un premier temps, Frank Oulton, qui avait 8 ans lors du tournage, était le plus rêveur et sincère, il me faisait penser un peu à Kurt Cobain physiquement. Il est très drôle, et quand je lui ai demandé s'il saurait prendre un coq en charge, il m'a dit qu'il s'occupait déjà de 700 poulets... Il ne tient jamais en place, il court et

grimpe partout, le faire s'asseoir à une table est un enfer, et par -30°, il se balade en pull... Pour le rôle d'Evan, je pensais pour commencer à un acteur que tout le monde me déconseillait, raison supplémentaire pour que je le veuille, mais ça n'a pas pu se faire. C'est Imogen qui m'a parlé de Callum Turner, avec qui elle avait déjà travaillé. Ils s'entendent très bien et se comportaient sur le tournage comme des ados, alors qu'ils ont 27 ans, et c'était parfait pour le film. J'ai suivi le conseil qui m'avait été donné de commencer avec eux par une scène d'intimité : si ça se passe bien, tout est facile ensuite. Là, entre eux, c'était juste génial.....

...Dans une première partie, qui a l'urgence et la toxicité des films de Larry Clark, on suit donc le quotidien un peu glauque d'Ali et Evan, vingtenaires qui sillonnent les routes enneigées dans leur van décati. A l'arrière, ils ont entassé des volatiles en cages, laissés aux bons soins de Bone, le fils d'Ali, âgé de 8 ans, sur lequel reposent bien trop de responsabilités. Superbe personnage que cet enfant mutique, embarqué malgré lui dans des trafics absolument pas de son âge, qui est à la fois un boulet à la cheville de sa mère et de son beau-père, et l'innocente caution qui leur permet de faire des restaus-baskets sans trop attirer l'attention. A force d'être mis en danger dans les combines de son beau-père, le Gavroche frôle la mort et ne doit sa survie qu'à un sursaut vital de sa mère, qui décide *in extremis* de l'arracher des griffes de ce Thénardier white trash avec qui elle partage surtout une passion charnelle.

S'ouvre alors une seconde partie plus solaire, heureusement, entre la mère et son fils, sous la protection d'une autre figure paternelle, en la personne d'un gérant d'un parc de mobiles homes. Le tableau commençait à être un peu chargé en déterminisme social, et le surgissement d'un personnage pas complètement pourri laisse espérer un dénouement moins maussade. La mère désormais célibataire se sociabilise au sein d'une communauté vaguement hippie et le film respire enfin, avant de repartir en apnée à la faveur du retour quasi-miraculeux du beau-père la terreur.

Repérée dans *Knight of Cups*, de Terrence Malick et *Green Room*, de Jeremy Saulnier, la mère déboussolée qui traverse le film et lui donne sa colonne vertébrale, est interprétée avec l'énergie du désespoir par la Britannique Imogen Poots. Dans la dernière scène, bouleversante, entre don et abandon, on entendait presque résonner les paroles de *Thunder Road*, la plus belle chanson de Bruce Springsteen, grand défenseur des laissés-pour-compte du rêve américain. « *Des fantômes dansaient dans les yeux de tous les garçons que tu avais envoyé promener.* » (**Télérama** : Jérémie Couston)

A la frontière du Canada et des Etats-Unis, dans l'Amérique de la démerde et des mobile homes, le Français Vladimir de Fontenay filme, avec l'énergie du désespoir, la survie de laissés-pour-compte et l'éveil d'une fille-mère à sa responsabilité maternelle. Electrisée par l'interprétation d'Imogen Poots ("*Broadway Therapy*" et "*Knight of Cups*"), la caméra épouse la vérité de chaque scène, la tension de chaque situation. Le cinéma indépendant à son meilleur : âpre, fougueux et bouleversant. (**Le Nouvel Observateur** : Nicolas Schaller)

Cette même semaine :

. **La route sauvage**, de Andrew Haigh

La semaine prochaine :

. **Les destinées d'Asher**, de Matan Yair

. **La caméra de Claire**, de Sang-Soo Hong